

*récession et l'après-11 septembre*

# de l'art



Couple de vanités en buis, Renaissance italienne vers 1600, l'une des cent morbides merveilles de la Galerie munichoise Georg Laue. (DR.)

« Ephé  
Wesmacot  
bronze rom.  
du V<sup>e</sup> siècle  
J.C., t  
splende  
aussi  
remarquée p  
une fondat  
privée c  
Blondee  
Deroyan. (

# Le bûcher des vanités

« *Vanitas vanitatum et omnia vanitas : ergo memento mori.* » Ce premier verset de l'Écclésiaste rappelle la nature passagère de l'existence terrestre. Dans son cabinet de curiosités très remarqué où une femme nue des années 20 danse avec la Mort (quatre papiers argentiques aussitôt vendus à un Allemand), le Munihois Georg Laue a réuni une centaine de vanités sorties souvent d'Allemagne : deux minuscules squelettes en buis, homme et femme, Renaissance italienne vers 1600, juchés sur leur piédestal (seule autre paire connue au musée de la Sepulkralkultur de Kassel, donc à vendre à 180 000 €) ; petit cadavre de buis, Allemagne du Sud, vers 1530, utilisé pour les dévotions privées (24 cm de long et 54 000 €) ; son frère est au Royal Danish Kunstskammer de Copenhague) ; petite tête ivoirine de Janus figurant les trois âges de la vie, France, vers 1550 (4,9 cm de haut, réservé dès le vernissage).

Etranges reliques pour stricts amateurs, de 7 à 77 ans, qui ont contaminé jusqu'au stand des frères Kugel (broche en forme de crâne en or émaillé, France, vers 1630, « vendu à la première minute à une An-

glaise de moins de 30 ans »). « *Les Kugel ont le seul stand vraiment international dans cet univers du Nord, très « Continental Furniture», loin du goût français* », selon l'expert parisien Alexandre Pradère, « *un peu sur sa faim, décidé à ne plus revenir tous les ans* », malgré son coup de foudre pour la *Tête de chérubin* par Desiderio da Settignano

## Etranges reliques pour stricts amateurs, de 7 à 77 ans

(bas-relief en marbre de 1460, chez Salander-O'Reilly de New York, 850 000\$). Ancrés Place de la Concorde, le meilleur passage de la Tefaf, les Kugel, peut-être moins somptueux que les autres années, ont « *mieux vendu que jamais à un niveau de prix plus élevé, de 300 à 500 000 €, grâce à l'euro, à de nouveaux musées russes et aux musées allemands de retour après la parenthèse de la réunification* » (magistral lustre en laiton hollandais, daté 1652 et signé Van Vliet, vendu à un Allemand).

Echaudés par l'après-

11 septembre, l'Américain Anthony Blumka et le Munihois Julius Böhler, très attendus à Paris pour la Biennale 2002, avaient multiplié les ventes juste avant Maastricht (une trentaine de pièces vendues aux Américains privés de voyages lors de leur exposition privée de New York, sur les 180 catalogués). Du coup, une « *foire moins prolifique qu'il y a deux ans, malgré le soulagement certain après des mois de peur, toujours perceptible* »

(23 objets vendus mercredi, 10 à 20 000 \$, dont deux majeurs, un *Adam marchant dans les champs*, un grès de Saintonge, vers 1120-40, vendu 100 000 \$ à un Américain, et le bas-relief en terre cuite vernissée de Della Robbia, Florence, 1469-1523, en discussion avec un musée américain à 300 000 \$).

Les inconditionnels, comme le décorateur belge Christophe Decarpentrie, ont remarqué le tapis de table Louis XIV au petit point, avec ses fraîches couleurs, ses signes du zodiaque et ses chimères (datée 1718, 145 000 € chez Patrick Perrin, qui avait « *fait sa foire en vendant son grand bureau cylindre Weisweller* » autour de 300 000 €) et le stand subtil du « prince de Liège » Albert

Vandervelden (vitrine en chêne sculpté dans la masse, pur XVIII<sup>e</sup> liégeois, moins cher, à 95 000 €, que le Louis XV français : tableau très Braque de l'Anversois René Guette, 1920, « *le seul à avoir habité une maison de Le Corbusier en Belgique* », vendu aussitôt à un Flamand). Le grand mobilier français reste exotique dans ces latitudes. Même la maison Steinitz a opté pour un mélange « *très déco* » dans son écrin de boiseries bleues de la dernière biennale (paire monumentale d'éphèbes italiens, bronzes 1930, prix non communiqué), dans un panache à l'Axel Vervoordt (dix pièces vendues dès le vernissage jusqu'à 225 000 €).

« *Ephèbe Wesmacott* », en revanche digne d'un musée, chez Blondeel & Deroyan, duo discret récompensé par « *démarrage sur les chapeaux de roue* » (torse romain en bronze d'après un modèle de Polyclète, datée 460-440 av. J.-C., sorti de la collection des années 60 d'un philosophe allemand, réservé « *au prix d'un beau Delaunay* » par une fondation privée). Débuts plus modestes mais « *rassurants pour la Haute Epoque* » chez les frères Bresset (un deux-corps bourguignon du XIV<sup>e</sup>, vendu plus de 50 000 €). Espoirs très fondés pour la galerie Chevalier et ses tapisseries consacrées à la *Victoire d'Aurélien sur la reine Zénobie*. Audenarde près de Gand, vers 1610-20 (160 000 € la plus grande, haute de 4,1 m, 550 000 € la série de 4, prédestinée à un musée ou un royal amateur). Le XX<sup>e</sup>, si anecdotique dans cette « *foire assez Vieille Hollande* », a été pris d'assaut, comme d'habitude, chez Philippe Denys de Bruxelles (paire de chaises de Gustav Husar, géométriques et colorées comme le constructivisme hongrois, environ 8000 €).

V.D. et B.R.